

FLAGELLATION,

Aveu, Repentir & Réconciliation de l'Abbé de IROM.

Mes bons amis, mes camarades, braves citoyens, *Messieurs* du Tiers-Ordre, je viens, l'esprit & le cœur contrit, le corps déchiré, vous avouer en public mes fautes, dont la satisfaction précéda l'aveu ; il ne me suffit pas d'avoir été absous par Monseigneur l'Archevêque des bons hommes, si je n'ai la vôtre.

J'abjure, en face du ciel & de la terre, les calomnies & médisances vomies contre l'Ordre du Tiers. J'ai eu tort de l'accuser d'avoir voulu ébranler les bases sacrées de la religion ; j'avoue que le Tiers-Ordre en est le plus zélé défenseur ; il ramene l'antique discipline des Canons ; & comme dans la primitive Eglise, on expie aujourd'hui ses forfaits

par une pénitence publique, j'ai l'honneur d'avoir ouvert le premier cette salutaire carriere ; honneur qu'ambitionne, dit-on, un Prélat illustre : puisse, Messieurs, l'efficacité de vos moyens, frapper d'une salutaire conversion les membres récalcitrans de la Chambre soi-disant Ecclésiastique, & des Prédicateurs pieux de Versailles, auxquels je souhaite pour leurs péchés l'imposition de vos mains.

Je m'accuse d'abord d'avoir été assez malignement promu par instigation diabolique & mouvement de vanité très-mal placé, voulant plaire à quelqu'un de qui je suis bâtard. Ingrat ! ai-je pu blasphêmer ainsi le Tiers-Etat ? Ai-je pu insulter ainsi à la mémoire de ma très-vertueuse mere, elle balayoit l'antichambre de Monseigneur, elle plut, elle quitta le balai, & devint dépositaire du bâton pastoral ? Helas ! Monseigneur, si vous dites du mal du Tiers, au moins vous lui voulûtes du bien, j'en suis la preuve ; on se ressent toujours de ceux qui nous ont donné l'être : j'eus

donc un caractère METIS ; c'est-à-dire, fier & facile ; mon pere me passa son orgueil, & j'eus la facilité de Madame ma mere. *Indè mali labes.* Monseigneur Dil . . . , que j'avois connu au Seminaire, & avec qui je fis mes licences, sachant d'ailleurs que j'appartenois à l'Episcopat, voulut faire de moi, comme de l'âne de la fable, la trompette des droits épiscopaux. Il me prouva, par promesse de Bénéfice, que ces droits étoient bons ; je trafiquois de mon ame & de ma raison.

Je m'accuse, en second lieu, d'avoir étouffé souvent les bons mouvemens de ma conscience. J'avois reçu une lettre très-sensée de Madame ma chere mere, qui m'exhortoit à prendre le parti dans le sein duquel j'avois pris naissance ; je sentois bien qu'elle avoit raison, mais le Bénéfice l'avoit plus qu'elle ; j'avois d'ailleurs donné hypotheque sur ce Bénéfice à une vestale du Palais Royal. O souvenir amer ! J'allois oublier dans tes bras tous les remords, lorsque j'entendis

retentir à mes oreilles des principes dont la bonté tendoit à me faire perdre le bien de l'Eglise qui me la rend si chere à mon cœur ; quels principes, grand Dieu ! des principes qui ramenoient à leur juste valeur les illustres crossés : des principes qui les rendoient à la simplicité évangelique, qui les feroient aller à pied comme Jesus & les Apôtres, qui leur feroit rendre à César ce qui est à César ; j'eus l'impertinence de le trouver mauvais, & l'impertinence plus grande de le dire. J'en fus puni, vous le savez, Messieurs, je le sais mieux encore ; cependant je dois l'observer : je comptois rendre à l'Etat une partie de l'argent sacré que j'obtenois si dignement ; je devois le verser dans le sein de mes concitoyennes, de la veuve & de l'orpheline.

Je reviens aux griefs dont la révélation coûte le plus à mon amour-propre, & que par conséquent j'ai gardé pour les derniers. *Je m'accuse donc de bétise* : mon saint protecteur venoit de fuir en Irlande complettement ruiné, & alloit

groſſir la foule des illuſtres banqueroutiers, criblé de dettes, & diſant qu'il n'emportoit avec lui que ſa vertu. Il emportoit réellement, outre les biens de l'Egliſe, ceux d'un grand nombre de particuliers, & mon Bénéfice ſe trouvoit dans le bagage. Je fus donc méchant ſans intérêt, ſans raiſon, *premiere bétiſe*. Je fermai mon oreille à mon cœur, appui malheureux d'un parti proſcrit, *ſeconde bétiſe*. Je penſai me mettre à l'abri par l'épée de la Nobleſſe; elle devoit s'unir à la croſſe, mais le fer brillant ne ſert pas plus que la croſſe dorée; que pouvoit contre l'aſcendant d'un peuple, la mutinerie de quelques grands! un ver luiſant eſt toujours ver; voilà ſur qui je comptai, *troiſieme bétiſe*. Je comptois que ces tems de lumieres n'étoient pas arrivés, *quatrieme bétiſe*. J'étois ce hibou qui oſe ſe fier ſur un aigle, *autre bétiſe*.

J'en demande pardon à Dieu que j'ai offenſé par un fol orgueil, & en ſortant des bornes évangeliques.

J'en demande pardon à l'Église à qui j'ai prêté l'impertinence de mes sentimens ; sentimens qui , comme on le voit aujourd'hui , ne sont pas les siens , l'Eglise est rentrée dans le sein du Tiers & du salut.

J'en demande pardon à la Patrie envers qui je fus traitre & frêlon.

J'en demande pardon à notre Roi , à un Roi bon & généreux , qui fait toujours le bien , quand il ne suit que le mouvement de son cœur , & que la Patrie remercie d'avoir repoussé des coupables instigateurs pour lui rendre son pere , ce noble redoutable honore l'un & l'autre.

Eh ! vous , Messieurs du Tiers, ah ! pour la seconde fois pardon ; & toi que la France desireroit avoir vu naître , & qu'elle adopte pour son premier citoyen, Necker ! immortel Necker ! je te demande pardon.

Je finis en vous priant , respectable Tiers , de me recevoir dans votre sein ; je sens trop qu'il faut toujours revenir à

vous ; vous m'avez infligé une juſte correction, je m'humilie, je vous recommande mes confreres ; ayez toujours autant d'énergie que de raiſon, uniſſez toujours la fermeté à la juſtice, conſervez & vengez les droits de la nature, de l'humanité & de la liberté ; vous m'avez fait rougir de moi-même ; je vous dois un dur, mais ſalutaire avertiſſement, je vous remercie, je l'avois mérité. Meâ culpâ, meâ culpâ, meâ maximâ culpâ, &c.